

**Ana Martínez Westerhausen**

## **L'athéisme de la psychanalyse, et autres athéismes**

Dans une interview, le philosophe français André Comte-Sponville, à l'occasion de la présentation de son livre *L'Esprit de l'athéisme*<sup>1</sup>, raconte qu'étant plus jeune il se demandait si, dans deux siècles, il y aurait toujours des croyants. Actuellement, avec l'essor de l'islam et de diverses sectes protestantes aux États-Unis, on lui demandait plutôt si, dans deux siècles, il y aurait toujours des athées. Sa réponse est affirmative. Il considère que « le retour du religieux [...] fait partie des phénomènes marquants de notre époque. [...] Au-delà des modes ou des mouvements d'opinion, tout laisse entendre que religion et irréligion sont appelées à cohabiter sur la longue durée<sup>2</sup> ».

Comte-Sponville observe que de nos jours une spiritualité est nécessaire pour les athées, car nier l'existence de dieu n'implique absolument pas l'élimination de l'âme. Il conçoit que le fait de ne pas répondre à une telle demande de spiritualité favorise le retour à un discours religieux déiste dans sa modalité la plus plate, celle du fanatisme ignorant propre aux fondamentalismes et aux sectes.

Nous pouvons déduire alors que Comte-Sponville est sensible aux effets dévastateurs du discours scientifique sur le sujet, dans le sens où il peut le conduire à un nihilisme néfaste du type « la vérité n'existe pas » ou « tout est possible ».

### **Un athéisme fidèle**

Pour combattre cet athéisme nihiliste postmoderne qu'il considère comme étant aussi dangereux que les fondamentalismes, sinon

1. A. Comte-Sponville, *L'Esprit de l'athéisme, Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Paris, Albin Michel, Le Livre de poche, 2006.

2. *Ibid.*, p. 81.

plus, il propose comme recette de cultiver un athéisme fidèle. C'est-à-dire que la non-croyance en dieu n'empêche pas, malgré tout, l'adoption d'une série de valeurs propres aux grandes religions, en particulier au judéo-christianisme. Je cite :

« La fidélité, c'est ce qui reste de la foi quand on l'a perdue [...] La foi est une croyance ; la fidélité, au sens où je prends le mot est plutôt un attachement, un engagement, une reconnaissance. La foi porte sur un ou plusieurs dieux ; la fidélité, sur des valeurs, une histoire, une communauté. [...] Foi et fidélité peuvent bien sûr aller de pair [...] Mais on peut aussi avoir l'une sans l'autre. C'est ce qui distingue l'impiété (l'absence de foi) du nihilisme (l'absence de fidélité). Quand on n'a plus la foi, il reste la fidélité. Quand on n'a plus ni l'une ni l'autre il ne reste que le néant ou le pire<sup>3</sup>. [...] notre civilisation (d'Occident) [...] est devenue laïque [...] Que reste-t-il de l'Occident chrétien, quand il n'est plus chrétien ?

[...] Ou bien [...] il n'en reste rien, auquel cas [...] nous n'avons plus rien à opposer ni au fanatisme, à l'extérieur, ni au nihilisme, à l'intérieur [...]. Ou bien, deuxième terme de l'alternative, [...] il en reste quelque chose [...] [...]. Et si ce qu'il en reste ce n'est plus une foi commune [...] ce ne peut être qu'une fidélité commune, c'est-à-dire un attachement partagé à ces valeurs que nous avons reçues [...]<sup>4</sup>. »

Dans son livre, Comte-Sponville évoque différents athéismes qui ont existé au long de l'histoire. De l'athéisme classique de Socrate, Aristote, les stoïciens et le bouddhisme au sentiment océanique de Romain Rolland, évoqué par Freud dans *Malaise dans la civilisation*, ou l'athéisme marxiste et l'athéisme existentialiste, en passant par Spinoza, Fichte et Nietzsche. Cependant, il est possible de relever une divergence significative entre un athéisme occidental étroitement relié au savoir et un athéisme oriental beaucoup plus axé sur l'acte sans le savoir.

### **Religion et athéisme, pas nécessairement opposés**

Pour ne pas se perdre dans le thème, il convient de situer d'emblée quelques concepts, car la religion et l'athéisme sont deux notions distinctes mais qui peuvent partiellement se superposer. Ainsi, par exemple, le bouddhisme était au début un système spirituel athée qui,

3. *Ibid.*, p. 31-32.

4. *Ibid.*, p. 38-39.

dans certaines circonstances, a évolué vers une pratique religieuse, devenant ainsi un athéisme religieux ou une religion athée.

Alors, qu'entendons-nous par religion et par athéisme ?

Comte-Sponville reprend et prolonge la définition de la religion donnée par Durkheim dans son texte *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Je cite : « J'appelle "religion" tout ensemble organisé de croyances et de rites portant sur des choses sacrées, surnaturelles ou transcendantes [...] et spécialement sur un ou plusieurs dieux [...] croyances et rites qui unissent en une même communauté morale ou spirituelle ceux qui s'y reconnaissent ou les pratiquent <sup>5</sup>. »

L'histoire de la civilisation humaine nous montre que la combinatoire entre les deux termes s'est déjà produite. « Quelle sagesse à l'origine ! Que de superstitions au fil des âges ! », s'exclame Comte-Sponville <sup>6</sup>, qui constate que le besoin de croire tend à l'emporter, presque partout, sur le désir de liberté.

### **L'athéisme de la psychanalyse**

Étant donné que ce thème a été traité de manière exhaustive et excellente dans les Préludes et dans les diverses interventions de ces journées, je choisirai les aspects spécifiques qui m'intéressent, en fonction de l'hypothèse que j'avance dans ce travail, à savoir la possibilité d'établir une différence, à partir de la psychanalyse, entre ce qui serait un athéisme du père (que nous pourrions appeler faux athéisme) et l'athéisme au-delà ou en deçà du père (ou véritable athéisme).

La perspective freudienne classique de l'athéisme est celle qui, au nom des Lumières et du progrès de l'humanité, nie l'existence de dieu, de dieu conçu comme situé à la place d'un Père tout-puissant et protecteur. Pour Freud, l'avancée du savoir scientifique fournirait assez de ressources et de connaissances pour que l'humanité puisse quitter son infantilisme phylogénétique et atteindre un statut d'adulte, statut en fonction duquel chaque homme prendrait en charge sa propre existence dans un monde hostile, sans avoir besoin d'avoir recours au dieu protecteur. Freud nous donne ainsi une version de l'athéisme conçue à partir du complexe paternel qui inclut à

5. *Ibid.*, p. 14.

6. *Ibid.*

la fois le complexe d'Œdipe et le mythe de l'assassinat du père et ses conséquences.

Cependant, cela n'empêche pas Freud de prendre en compte d'autres athéismes dont il s'avoue radicalement étranger. C'est le cas de sa référence au « sentiment océanique » énoncé par Romain Rolland et évoqué dans *Malaise dans la civilisation* :

« [...] à ses yeux [de Romain Rolland] [ce serait] un sentiment particulier dont lui-même était constamment animé, dont beaucoup d'autres lui avaient confirmé la réalité, dont enfin il était en droit de supposer l'existence chez des millions d'êtres humains. Ce sentiment, il l'appellerait volontiers la sensation de l'éternité, [...] quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot : d'"océanique". [...] Aucune promesse de survie personnelle ne s'y rattacherait. Et pourtant, telle serait la source de l'énergie religieuse, source captée par les diverses Églises ou les multiples systèmes religieux [...] [Je ne peux pas découvrir dans moi-même ce sentiment océanique <sup>7</sup>.] ».

Freud ne peut admettre ce sentiment que comme un reste conservé d'un état initial du nourrisson dans lequel le moi ne serait pas encore différencié du monde extérieur, c'est-à-dire un moi qui, originairement, contiendrait tout. Il pense que ce sentiment n'est peut-être pas considéré comme source indiscutable des besoins religieux ; au contraire, selon lui, les besoins religieux dérivent de l'impuissance infantile et de la nostalgie du père. Il tranche la question ainsi : « On peut suivre d'un trait sûr l'origine de l'attitude religieuse en remontant au sentiment infantile de dépendance. Et si peut-être autre chose se cache là derrière, ce quelque chose en attendant reste enveloppé de nuées <sup>8</sup>. »

J'insiste sur ce champ voilé par les nuées qui ne cesse de résonner avec le continent noir féminin, une zone localisée par Freud mais dans laquelle il ne pénètre pas. À ce propos, on peut penser qu'il s'agit d'un réel sur lequel pourrait se reposer un sentiment religieux sans dieu, un véritable athéisme religieux.

De son côté, Lacan, en démontant le guignol de l'Œdipe et en formalisant à la place la structure des relations du sujet avec l'Autre,

7. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1983, p. 6. La dernière phrase entre crochets ne figure pas dans la version castillane du texte.

8. *Ibid.*, p. 11-12.

peut réduire dieu à cet Autre, qui est un lieu. Un Autre dans lequel on peut distinguer deux faces : celle du sens et celle de l'être.

La première, la face symbolique, présente l'Autre comme trésor des signifiants, lieu où est rassemblé tout le savoir antérieurement attribué à dieu : un Autre qui inclut parmi ses signifiants le Nom-du-Père, qui nomme, qui donne une signification, fonction propre à dieu dans la religion chrétienne. Un dieu-Père-Autre dont Lacan dit, dans le *Séminaire XI*, qu'il n'est pas mort – comme le soutient Nietzsche –, puisqu'il renaît en tant que père symbolique, mais qu'il est inconscient. Je cite : « [...] la véritable formule de l'athéisme n'est pas que Dieu est mort [...] la véritable formule de l'athéisme, c'est que Dieu est inconscient <sup>9</sup> ».

Lacan nous présente alors ici un athéisme qui n'en est pas un : faux athéisme ? L'athée ne saurait tout simplement pas qu'il n'est pas athée mais plutôt qu'il est quelqu'un qui croit qu'il ne croit pas. C'est un point de coïncidence avec le philosophe catholique Gianni Vattimo qui sur ce sujet écrit *Croire que l'on croit* <sup>10</sup>.

En deuxième lieu se trouve l'autre face de l'Autre, sa face objet *a* cause du désir, à laquelle Lacan se réfère dans « La science et la vérité <sup>11</sup> » : « Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité. »

Mais, même au-delà de l'objet *a*, on peut penser qu'une fois traversés tous les semblants, on pourrait finalement aboutir à la dimension de ce qui est radicalement ineffable et qui ferait référence à un registre réel. C'est cette dimension qui pourrait constituer la base d'un véritable athéisme, un athéisme au-delà du père et des semblants.

Dans le « Discours à l'EFF », Lacan nous dit la chose suivante : « [...] mon discours n'apaise en rien l'horreur de l'acte psychanalytique. Pourquoi ? Parce que c'est l'acte [...] qui ne supporte pas le semblant. [...] C'est qu'il y est un à un tel point que tremblent les semblants dont subsistent religion, magie, piété, tout ce qui se dissimule de l'économie de la jouissance.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1992, p. 58.

10. G. Vattimo, *Creer que se cree*, Paidós, 1996.

11. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 872.

Seule la psychanalyse ouvre ce qui fonde cette économie dans l'into-  
léralable : c'est la jouissance que je dis.

Mais à l'ouvrir, elle le ferme du même coup et se rallie au sem-  
blant [...].

Vais-je dire qu'on n'y croit pas à ce qu'on fait ? [...]

Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter.  
Où irait-il, s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y  
croire ?

L'inconscient, lui, ne fait pas semblant <sup>12</sup>. »

Cet athéisme au-delà des semblants correspondrait fondamen-  
talement à une pratique.

### Lacan et les écoles de la sagesse

Pour finir, je voudrais évoquer brièvement le goût et le respect  
qu'avait Lacan pour les écoles de la sagesse (taoïsme, confucianisme,  
bouddhisme, zen), c'est-à-dire pour des pratiques et des doctrines  
orientales athées dans lesquelles il trouvait des points de résonance  
avec son enseignement ; il y fait allusion au début de « Fonction et  
champ de la parole et du langage » jusqu'à la fin du *Séminaire XX*.  
Lacan se sert de ces écoles orientales pour mettre en évidence le pas  
qui sépare une véritable religion – le christianisme – et les religions  
sages qui transcendent la sphère de la vérité pour atteindre cet au-  
delà du hors-sens, l'ineffable, où règne l'acte.

Voilà ce qu'il exprime dans le chapitre IX du séminaire *Encore*,  
intitulé « Du baroque » :

« On ne peut mieux dire de la vérité [que dans les Évangiles] [...]. Le  
christianisme a rejeté tout ça (de la jouissance) à l'abjection considé-  
rée comme monde. C'est ainsi que ce n'est pas sans une affinité intime  
au problème du vrai que le christianisme subsiste.

Qu'il soit la vraie religion [...] n'est pas une prétention excessive <sup>13</sup> [...]. »

Quelle voie ? Une voie pour faire avec cette jouissance impos-  
sible à introduire dans le champ du savoir.

12. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001,  
p. 280-81.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, chapitre IX, Paris, Seuil, 1975, p. 97-98.

Dans le même chapitre, Lacan poursuit :

« Pour en finir avec cette histoire de la vraie religion, je pointerai, [...] que Dieu ne se manifeste que des écritures qui sont dites saintes *puisque nous avons déjà vu quelques sagesse qui ont duré un petit bout de temps*. [...] en ce qu'elles ne cessent pas de répéter l'échec [...] des tentatives d'une sagesse dont l'être serait le témoignage.

Tout cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu des trucs de temps en temps, grâce auxquels la jouissance – sans elle, il ne saurait y avoir de sagesse – a pu se croire venue à cette fin de satisfaire la pensée de l'être. Seulement voilà – jamais cette fin n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration.

Dans le taoïsme par exemple [...] l'exemple en est patent dans la pratique même du sexe [...]. Le bouddhisme, lui, est l'exemple trivial par son renoncement à la pensée elle-même. Ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme c'est le zen, et le zen ça consiste à ça – à te répondre par un aboiement [...]

[...] puisque nous avons déjà vu quelques sagesse qui ont duré un petit bout de temps, pourquoi ne retrouverait-on pas avec le discours analytique, quelque chose qui donnerait aperçu d'un truc précis <sup>14</sup> ? »

### **Pour conclure**

Il me semble que le parcours ici présenté permet de mettre en évidence deux athéismes, qui se présentent aussi bien à l'intérieur comme à l'extérieur du champ analytique, dans le champ religieux et dans la culture en général. L'un est réglé par l'opérativité du Nom-du-Père, l'autre se définit précisément du fait qu'il surgit en dehors de celle-ci. L'élément qui entrerait en jeu au moment de les distinguer serait le positionnement que chacun d'eux assume face au réel.

Par ailleurs, il reste clairement établi aussi que le pari de Lacan concernant l'avenir du discours analytique repose sur l'option que nous pourrions qualifier de véritablement athée, au sens que nous avons attribué à l'expression « un athéisme vrai ».

14. *Ibid.*, p. 104-105.